

# LETTRES

## *VENUES*

# DU SCIOTO,

*Dont on peut voir les originaux dans les mains de ceux à qui les lettres ont été adressées.*

1792

# LETTRES

## VENUES

## DU SCIOTO,

*Dont on peut voir les originaux entre les mains des personnes à qui ils sont adressés.*

ET

# AVIS AU PUBLIC.

*A Paris, le* 15 *Novembre* 1791.

---

IL y a deux ans que l'établissement du Scioto, contrée de l'Amérique septentrionale, et autrefois partie de la Virginie, fut annoncé comme réunissant tous les avantages capables de rendre une colonie heureuse et florissante.

Depuis cette époque une portion considérable de ce territoire a été vendue, et grand nombre de Français s'y sont établis. La lenteur et les délais inévitables dans les commencemens d'une pareille entreprise, et le défaut de prévoyance des personnes qui conduisoient cette affaire en Amérique, ont fait perdre un temps considérable, et ce retard a coûté beaucoup de patience et d'argent (*) ; mais enfin tous les obstacles ont été surmontés, et les habitans du Scioto jouissent dans ce pays, qui sort des mains de la nature, d'une heureuse

(*) La Compagnie Américaine a indemnisé la plus grande partie des individus, des dépenses occasionnées par le retard ; mais en pareil cas le temps perdu ne se trouve pas compensé. Pendant que tout cela se passoit en Amérique, la médisance et la calomnie n'étoient pas oisives en France ; chaque jour faisoit éclore de nouveaux bruits contre l'entreprise ; on a même été jusqu'à dire que le lieu n'existoit pas, et que tous les Colons étoient massacrés. Il seroit inutile de vouloir réfuter tant d'absurdités que les faits les mieux constatés détruisent complettement. Pendant long-temps néanmoins, l'effet de ces bruits calomnieux a suspendu les opérations de la Compagnie, et retardé les progrès de la Colonie.

abondance, d'une paix et d'une liberté solides, sous un ciel pur et dans un climat tempéré.

Il seroit superflu et fastidieux d'entretenir le public d'une description générale, puisque les lettres des personnes qui y sont actuellement établies peuvent la rendre avec une vérité et un intérêt qu'aucun autre écrit ne pourroit inspirer. Il ne reste donc à présent qu'une seule difficulté pour ceux qui dans l'avenir voudroient s'y établir; celle d'un premier travail (d'un défrichement) dont on est amplement dédommagé par le produit du sol le plus fertile qui existe.

M. Gervais, citoyen de Gallipolis, première ville du Scioto, de retour de ce pays pour des affaires de famille, et qui doit y repasser en Avril prochain, est actuellement à Versailles pour quelques mois.

Mais quantité de personnes desirant avoir des détails circonstanciés sur cette Colonie, il a bien voulu promettre de venir pendant son séjour en France, de temps en temps à Paris, où les personnes qui desireront le voir, pourront avoir une entrevue avec lui les jours de la semaine, qui leur seront indiqués, en passant au Bureau, où on trouve toujours du monde, depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Le bureau du Sioto est toujours rue Coq-Héron, n°. 65.

---

# LETTRE PREMIÈRE.

*A M. et Mlle. CHANTERELLE, rue Contrescarpe, fauxbourg Saint-Marceau, chez Madame Dalbeau, marchande de bas, près la Doctrine Chrétienne.*

MON CHER FRERE ET MA CHERE SOEUR,

Je m'empresse de vous faire part de la position intéressante dans laquelle je me trouve, afin de vous engager à venir la partager. Si j'ai tant tardé à vous donner de mes nouvelles, c'est que je voulois avoir quelque chose de positif à vous mander. A présent que le printems et l'été qui lui succède ont développé toutes les beautés de notre agréable séjour, je puis vous parler avec vérité.

La ville que j'habite, et que nous avons construite, est située sur les bords de la superbe rivière de l'Ohio. Le terrein des côtés est suffisamment élevé pour que la ville soit absolument à l'abri des débordemens auxquels elle est sujette.

Ce terrein est placé dans une assez grande étendue, et renfermé par un ruisseau assez considérable, qui en forme une isle. De l'autre côté de ce ruisseau est une chaîne de collines, les unes plus élevées que les autres, et presque toutes propres à la culture et à différentes productions. La terre est par-tout assez bonne ; il y a des cantons où elle est parfaite ; on en peut juger par ses vigoureuses productions. En effet, il y a des arbres monstrueux, des plantes infiniment variées et agréables par la beauté de leur émail. On trouve parmi ces plantes une espece de cerfeuil et des petits oignons qui croissent en quantité. Tous les animaux y trouvent leur nourriture si abondamment qu'il y en a de toute espèce et en grande quantité, comme cerfs et daims, ours et autres, dont les noms ne vous sont point connus. Nous en avons détruit une très-grande quantité cet hiver, ainsi que de dindes. Nous sommes actuellement dans la saison des pigeons ; ils sont par troupes considérables. Il y a du lièvre et de la perdrix. Voilà en gros les productions de la terre.

La rivière nous fournit d'excellens poissons : nous en avons pris qui pesoient jusqu'à cinquante livres. Dans peu il ne nous manquera rien pour être heureux. Nous avons de vastes jardins où tout vient à souhait ; des bestiaux, des cochons, dont la progéniture est si considérable qu'ils font jusqu'à trois portées dans quinze mois. Le ciel

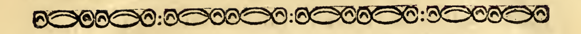
est le plus beau que j'aie vu ; l'air est pur et sain, au point que sur quatre ou cinq cents personnes qui ont habité le Scioto dans la plus rigoureuse saison, aucune n'a été malade ; et le peu de morts que nous avons eu, ont eu lieu par accident. Toute la Colonie est en parfaite santé ; pauvres comme riches, tout travaille dès le point du jour et jusqu'au coucher du soleil.

On nous avoit fait une grande peur des Sauvages ; mais je puis vous assurer que, depuis sept mois que nous sommes au Scioto, il n'en est venu aucun sur notre territoire, et de loin comme de près il ne nous ont fait aucun tort, et n'ont nulle envie de nous en faire, attendu que toutes les nations sauvages aiment les Français, et il y en a beaucoup qui habitent parmi eux.

Le Gouverneur de l'Ouest vient de nous ériger en ville et de nous donner des loix; il a choisi parmi les Français les Magistrats pour l'administration de la justice. Nous sommes parfaitement tranquilles, et si quelqu'un vouloit troubler l'ordre public, il seroit bientôt réprimé. Il y a un Curé établi parmi nous, par l'Evêque de Baltimore; ce Curé est Français, et ci-devant Bénédictin en Normandie. Nous allons faire construire une église. On fait ici le service comme en France ; on chante, tous les Dimanches et Fêtes, la grande Messe et les Vêpres. En un mot, je suis si peu dépaysé, que si je vous avois avec moi, je me

croirois en France, tant je suis déja accoutumé à ce pays. Je crois vous donner la plus grande marque de mon attachement en vous engageant à venir partager mon bonheur. Venez donc, mon cher frère et ma chère sœur; vous m'aiderez à cultiver les propriétés intéressantes dont je suis en possession, et auxquelles j'ai déja beaucoup travaillé; et si vous venez, elles vous fourniront à votre arrivée les douceurs que nous n'y avons pas trouvées quand nous y avons abordé. Au reste, je crois que c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Ma sœur trouveroit à s'établir avantageusement. Je me porte comme le Pont-neuf, je mange comme un diable, et si j'avois ma sœur pour faire ma cuisine, je mangerois comme quatre. Je vous embrasse en idée jusqu'à ce que j'aie le plaisir de le faire réellement, et suis, etc.

*Signé* CHANTERELLE.



## LETTRE II.

*A M. BRUNIER, rue de la Homerie, chez le menuisier, proche S. Jacques de la Boucherie.*

De Gallipolis, le 10 juin 1791.

Mon cher Pere et ma chere Mere,

. . . . . . . . . . . . . . . .

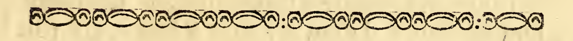
Je vous dirai que je suis bien aise d'avoir fait ici la connoissance d'une personne qui m'a rendu de grands services ; car sans lui je n'aurois pas pu continuer mon entreprise. Nous demeurons et nous travaillons ensemble. Aidé par lui, j'ai acheté six lots de ville en plusieurs places différentes, dans l'intention que si quelqu'un de notre famille vouloit venir dans ce pays, il trouveroit à leur arrivée de quoi se loger, et ne seroient pas dans l'embarras où je me suis trouvé moi-même.

Je compte, après la récolte, faire bâtir plusieurs maisons sur différens lots. J'en occupe

déja une où je demeure avec mon ami. J'ai une petite basse-cour, composée d'une vache, de poules, de plusieurs cochons et canards; et j'espère qu'après ma récolte je serai au-dessus de la misère; car j'ai déja deux âcres, qui font presque trois arpens de France, d'ensemencés de toutes sortes de légumes, bleds de Turquie, etc.; car pour la première année les terres sont trop fortes pour le froment. J'ai acheté aussi quatre arpens de terre qui touchent à ceux qui me sont tombés en partage; ce qui me fait une pièce de huit arpens, dans laquelle il passe un joli ruisseau. J'espère que tout ce terrein là sera mis en valeur l'année prochaine, et que dans quelques années je vivrai plus heureux que l'homme qui a dix mille livres de rente ailleurs; car dans ce pays-ci, sans luxe, sans dépense, on vit comme de bons fermiers; beaucoup de peine, et sur-tout les premières années. Cela doit être, quand d'une forêt très-épaisse il s'agit de faire un champ et des jardins. Mais ce mal n'est rien; on est payé de sa peine en voyant sans cesse multiplier et croître sa basse-cour, et l'apparence d'une abondante récolte. Il est impossible de n'être pas heureux avec tout cela. Vivre sans inquiétude, sans impôts, et toujours devant soi l'espérance de remplir ses greniers. D'ici à deux ans ils seront pleins pour plusieurs années, pour moi et les personnes de ma famille qui voudroient venir

dans ce pays ; où le climat est bien tempéré, plus chaud qu'en France, et où l'on ne sait pas ce que c'est que d'être malade, etc.

*Signé* Brunier.



## LETTRE III.

*A M. MARÉCHAL, Md. Mercier, dans l'Abbaye Saint-Germain.*

Gallipolis, le 24 Mai 1791.

Monsieur et Beaupere,

. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .

Galipolis est la ville où nous demeurons, très-bien située sur les bords de l'Ohio, distante de l'embouchure de celle du Scioto, de 30 lieues, ou de 90 milles, mesure de l'Amérique. (Le mille est un tiers de lieue.)

J'ai eu l'honneur de vous dire, dans une autre lettre, que nous avions eu des lots de terre pour indemnité du temps que nous avions perdu, et par l'impossibilité où l'on est actuellement de nous délivrer nos acquisitions. Ce travail ne sera pas l'ouvrage d'un jour pour les arpenteurs. D'ailleurs, en arrivant ici, il a fallu nous réunir crainte de quelques brigands indiens, qui auroient pu détruire nos premiers travaux. Enfin nous sommes désabusés de nos craintes à leur égard ; ils ne nous veulent, j'espère, que du bien, suivant tous les renseignemens que nous en avons eus, même par un Canadien qui habite ici dans notre ville, et qui a vécu long-temps avec les Indiens, ainsi que par d'autres personnes. On soupçonne même que cet homme est un envoyé secret de leur part pour venir sonder nos sentimens. Et ce même Canadien nous a dit, que si nous n'avions pas eu des Américains dans notre ville, les Sauvages se seroient empressés de nous rendre visite, dans la vue de commercer avec nous. Rien de plus animé que la haine qui existe entre les Sauvages et les Américains ; ils ne se font aucune grace ; sans cesse ils se cherchent et se poursuivent à coups de fusils ; quand ils se font prisonniers, c'est leur traitement le plus doux. Le motif de cette guerre implacable est une jalousie de chasse. Autrefois les Indiens faisoient un commerce de pelleterie avec les Américains, parce

que ceux-ci n'alloient point à la chasse ; mais ils en ont pris le goût, et leurs chasseurs se sont si fort multipliés, que les Indiens n'ont plus occasion de faire aucun échange avec eux ; ce qui les met dans le cas de manquer du nécessaire. Ils commencent actuellement à commercer avec une colonie d'Anglais, qui est établie à 160 milles de Gallipolis. On nommel eur établissement le Poste Saint-Vincent.

J'ai eu l'honneur de vous marquer dans une autre lettre, que le général Saint-Clair, gouverneur de notre province, étoit descendu l'Ohio pour aller se rendre à l'armée ; sa troupe étoit de 4000 hommes, pour attaquer les bourgades et villages des Indiens, auprès du grand Miami (*). Leur guerre a été sanglante. Les Indiens, pour la première fois, se sont défendus avec beaucoup d'ordre et de vigueur ; on est certain qu'il y a des Européens parmi eux, et qui commandent leurs armées. Néanmoins les Indiens ont cédé le champ de bataille.

---

Une paire de souliers coûte 9 livres argent de France, et ils ne valent rien ; ils sont pires que ceux que l'on vend tout faits à Paris. Les chapeaux communs sont à 6 livres. La toile est chère et mal fabriquée. Le papier se vend fort cher ;

(*) A 240 milles plus loin que nous.

on le tire d'Angleterre. Les vestes et les pantalons sont aussi à un bon prix. L'aune d'ici est de treize seizièmes de celle de France. Nous espérons toujours que vous voudrez bien nous joindre; vous serez un gros habitant, et tous les jours nous vous embrasserons de bien bon cœur.

Notre ville est située en face de la première Municipalité du dixh-uitième rang, et l'isle que vous voyez sur la carte en face de la deuxième Municipalité du même rang, est à un mille de Gallipolis. Elle est habitée par quatre familles, et va se peupler incessamment. La ville du grand Kanhava est à quatre milles d'ici; c'est la troisième année de sa fondation; il n'y a que 500 personnes; mais chaque jour sa population augmente.

*Signé* SERRE.

---

## *Supplément à la Lettre ci-dessus.*

Gallipolis, le 28 Juin 1791

M. GERVAIS, qui vous remettra cette lettre, est un de nos gros acquéreurs. Sa résidence habituelle est à Versailles, où quelques affaires l'appellent. Il repartira de France pour Gallipolis au printemps prochain. Ses cultivateurs et son associ éveilleront ici à ses intérêts pendant son absence. A son arrivée à Paris, il pourra vous entretenir en détail des progrès de notre Colonie

et

et de la perspective avantageuse que nous avons devant nous...... Dans ce moment nous avons dans notre ville cent hommes de troupes, qui attendent le passage d'une partie de l'armée américaine, qui est en marche pour se rendre à l'embouchure du grand Miamis, avec de l'artillerie; car le Congrès veut absolument détruire les villes, villages et bourgades des Indiens, et les faire retirer vers le lac Erié, et même de l'autre côté du lac, pour pouvoir librement continuer à former des établissemens le long de l'Ohio, et à tracer des routes qui viendront jusqu'à Gallipolis; ce qui nous donnera des facilités pour l'exportation du côté du lac Erié, et delà à la mer. Cela nous sera plus commode que de remonter l'Ohio, dont les eaux sont très-basses en mai jusqu'en septembre, et à un point qu'il est impossible de descendre alors au Kintuke et à la Nouvelle Orléans.

Comme nous sommes au mois de juin, nous voyons bien clairement que nous ne recueillerons point de lentilles; elles viennent difficilement; nos Colons s'en plaignent; les miennes ont coulé; celles de M. Vimant, plus à l'ombre, ont grainé un peu. Il est à souhaiter que nous réussissions la deuxième année; car les lentilles se vendent à Philadelphie 24 liv. le boisseau. Les Américains aiment beaucoup les légumes. Les féves de marais ont le même caprice que les lentilles. On

attribue tout cela aux brouillards du mois de mai, qui furent suivis d'un grand soleil ; mais tous les autres légumes viennent à merveille.

Notre ville augmente d'habitans tous les jours ; nous avons beaucoup d'Américains nouvellement établis. Notre agent, M. Guyon, vient d'être nommé Major des troupes et milices, par le Gouverneur. Des Français ont les places de Capitaines et Officiers, aussi nommés par le Gouverneur, de même que les places de la Robe pour faire exécuter les loix ; le tout sans intérêt.

M. Duer, Surintendant de la Compagnie du Scioto, réside à Newyork. Vous pourrez lui adresser tout ce qu'il vous plaira ; il se charge avec plaisir de remettre aux Français tout ce qui arrive pour eux, et leur donne, dans toutes les occasions, des témoignages d'une sincère affection ; il a même prêté de l'argent à plusieurs d'entre nous. Enfin c'est un homme d'une bonté, d'une honnêteté et d'une franchise à toute épreuve ; c'est le cri public.

J'ai été à la chasse le Dimanche gras ; du premier coup de fusil j'ai tué un jeune daim pesant 120 livres. Nous avons beaucoup d'écureuils gris et gros comme des lapins. Ils sont si gras, que j'ai tiré d'un seul une petite écuellée de graisse, mais délicieuse. Il y a aussi un autre quadrupède, bon comme le cochon de lait, et gras sans exemple. Les lièvres sont assez rares, beaucoup de

perdrix, faisans et merles. Les ours sont à six milles d'ici; les cerfs et les sangliers sont plus près. Le *putois* est un animal très-puant; mais il a une peau très-belle. A l'égard des reptiles, c'est à peu près comme en France; quelques serpens, qui ne font aucun mal; j'en ai tué plusieurs; ils sont gros comme le bras, et ont six pieds de long. Il y a aussi quelques lézards, etc. Les Français travaillent au défrichement, les jambes et les pieds nuds, à l'imitation des Américains qui sont dans cet usage: je fais de même; avec un pantalon je vais de grand cœur à l'ouvrage. M. le Vicomte de Matarlic fait comme nous, ainsi que M. d'Hébecourt, propriétaire de 24,000 âcres de terre.

SERRE.

## LETTRE IV.

*A M. FIZELLIER, Frangier du Roi, près S. Chaumont, rue Saint-Denis.*

De Gallipolis au Scioto, le 8 Janvier 1791.

MON CHER ONCLE ET MA TANTE,

Une seconde occasion se présente, d'un Monsieur qui part de cette ville pour Paris, où il va chercher son épouse et ses enfans, ainsi que le fond de son magasin, pour revenir s'établir ici, ayant reconnu qu'il y feroit mieux ses affaires qu'à Paris, sur-tout par les ressources que nous trouvons dans nos contrées voisines. Vous aurez sans doute quelques conversations avec lui; il pourra vous éclairer sur tout cela; il est très-social et très-honnête.

Je vous dirai, que depuis quelques jours je fais le bûcheron; nous abattons des arbres pour découvrir et préparer un morceau de terre pour le printems. Je m'habitue à ce travail, et la peine

ne me paroît plus si dure. On vous parlera de moi. J'ai acheté une truie pleine, qui m'a coûté un louis d'or ; elle a fait six petits qui sont déja forts ; je les élève pour les manger cet hiver. Si mon frère vient me joindre, il me sera d'un grande utilité ; car un homme seul ne peut pas grande chose ; et d'ici au mois de septembre prochain nous serons déja bien heureux par nos petites récoltes.

S'il y a des personnes qui n'attendent que des nouvelles certaines pour nous rejoindre, elles y peuvent venir avec sûreté ; car ce pays peut être appelé le paradis terrestre. Dans aucun endroit de l'Amérique, on ne cultive d'aucune façon le raisin ; il vient ici à merveille, et nous avons pour cette culture les plus beaux endroits du monde, des côteaux superbes ; et cela nous établira un grand commerce de vin avec le Kintuque et la Nouvelle Orléans, où l'on aime beaucoup cette boisson, dont ils sont privés.

Le bled et la farine sont aussi demandés, jusqu'à plus de cent lieues en remontant l'Ohio. Nous ferons cette fourniture ; car les Américains s'amusent à la culture du maïs, des pommes de terre et autres légumes ; aussi ils ne peuvent y suffire et nous en profiterons pour établir deux belles branches de commerce d'ici à deux ans.

Si des personnes de votre connoissance viennent ici, engagez-les à faire remplir des caisses d'arbres

fruitiers de toutes espèces, et aussi des sarmens de bonnes vignes ; ce sont les plus grandes richesses qu'on puisse apporter.

AUGER l'aîné.

Les deux lettres suivantes sont datées de l'hiver dernier. On a cru néanmoins devoir leur donner publicité, quoique d'une date antérieure aux autres, à cause qu'elles servent à prouver qu'en hiver même, et peu de tems après leur arrivée, les nouveaux colons s'y trouvoient bien.

## LETTRE V.

*A M. NICOLET, Horloger, rue de Tournon.*

De Gallipolis, le 11 Janvier 1791.

LA bonne année, etc. . . . . . . . . L'Amérique septentrionale est un climat doux et tempéré ; tout le monde s'y porte bien, l'hiver y est comme en France, avec cette différence qu'il est plus court. En vous écrivant, je suis pressé de profiter du départ d'un de nos habitans, qui va chercher

sa femme et ses enfans à Paris. Je compte vous écrire ce printems par une autre occasion. La terre est ici d'une qualité supérieure, bonne à produire tout ce qui vient en France ; il ne faut que des bras pour la travailler, ou de l'argent pour la faire cultiver. Tous les états y seront bons par la suite, même dès à présent. Les états les plus nécessaires gagnent ici beaucoup plus qu'en France, parce que le pays n'est pas peuplé à proportion de sa grandeur.

Si vous êtes embarrassé de quelqu'un de mes frères ou sœurs, vous pouvez me les envoyer avec une somme suffisante pour payer le passage et l'entretien des deux premières années. Vous pourrez être assuré que pour peu qu'ils veuillent travailler, ils seront heureux. On leur donnera, comme à tous les nouveaux habitans, un lot de ville et quatre âcres de terre au-dehors ; cela suffit pour les nourrir abondamment et les bestiaux nécessaires.

On accorde ces deux lots indistinctement ; et après un an et un jour de résidence ils vous appartiennent. Ici, vous n'avez aucun impôt à payer ; vos terres sont à vous et à vos héritiers. C'est dans ce pays où l'on jouit de ce titre si cher à l'homme, la *Liberté individuelle*. Vous n'avez ni taille, ni capitation, ni vingtième, ni dîme, ni loyers, ni lods et ventes, ni frais de contrôlé. Vous faites bâtir votre maison sur votre terrein, avec votre

bois ; cela coûte peu ; et vous y trouvez toutes vos aisances. Ainsi donc, si vous m'envoyez quelqu'un de mes frères, je me charge de le guider de manière qu'il sera heureux.

Si vous vous décidez à m'envoyer le tailleur, qu'il n'apporte avec lui que ses hardes d hiver et d'été, un matelat, une couverture de laine, du linge, de bons souliers garnis de clous, et plusieurs paires ; de la toile et du coutil pour faire des vestes et des pantalons, du drap pour des gillets, du fil, des aiguilles, enfin tous les ustensiles nécessaires à son état. Avec tout cela, qu'il apporte quatre ou cinq cents pieds ou plans de vigne, de toutes les espèces. Il n'y a point de vignes ici ; les Américains ne veulent pas la cultiver. Mais nous avons beaucoup de raisin sauvage, produisant beaucoup de jus, et très-excellent à boire. Je demande aussi du sain-foin et des poix de plusieurs espèces, dans une caisse, avec de la mousse.

PETIT-JEAN.

## LETTRE VI.

*A M. MARÉCHAL, Md. Mercier, dans l'Abbaye Saint-Germain, cour des Religieux.*

De Galilpolis, le 7 Janvier 1791.

Monsieur et Beaupere,

J'ai l'honneur de vous prévenir que nous venons de recevoir nos lots de ville, consistant en quatre-vingt pieds de long, sur cent soixante de profondeur, qui ont été tirés au sort pour le choix des emplacemens. Je suis bien partagé, et le mieux de tous. J'ai une éminence où je me propose d'établir un moulin à vent, qui sera très-utile à la Colonie. Plusieurs Colons m'ont offert de troquer mon lot contre deux autres lots, et deux louis de bénéfice ; mais mon intention est de le garder, parce qu'il aura beaucoup de valeur par la suite. La bute occupe la moitié de mon terrein ; l'autre moitié est un terrein plat de la meilleure qualité. Nos lots sont tous numérotés ;

le mien est le n°. 124. Il se trouve au centre de la ville, où de mon éminence je decouvre de l'autre la belle rivière de l'Ohio, sur le bord de laquelle notre ville est établie.

Je crois vous avoir écrit que dans une ou plusieurs de nos assemblées, nous avons député douze membres de notre Colonie, qui avoient une parfaite connoissance des terres, de se transporter, en descendant la rivière de l'Ohio, pour visiter les terreins, et pour en choisir un où nous puissions y construire une ville en situation d'être fréquentée. En conséquence, nos députés ont reconnu une très-belle position et un excellent terrein, où se trouvent plusieurs petits ruisseaux, d'une excellente eau.

Dans le courant de ce mois, nous devons recevoir de la Compagnie (pour indemnité du temps perdu) encore quatre âcres de terrein chacun, c'est-à-dire, chaque acquéreur.

Aussi-tôt que nous eûmes reçu nos lots de ville, nous nous mîmes à nos travaux, et il est étonnant, que nous ayons fait tant de progrès, n'ayant jamais manié la hache ni la bêche. En peu de temps nous avons défriché une terre vierge, hérissée d'arbres, dont la plupart sont d'une extrême grosseur; rien ne coûte au courage des Français. Déja nos lots sont presque défrichés, c'est-à-dire, que nous avons remué et abattu les arbres d'un terrein d'un tiers de lieue de longueur, sur un

demi-tiers de largeur. Nous sommes admirés par les habitans du grand Kanhawa, qui sont nos voisins, à l'autre bord du fleuve. Leur établissement est commencé depuis trois ans; et ils nous rendent fréquemment visite.

J'ai oublié de vous dire, que le monticule qui est dans mon lot de ville, servoit autrefois, dit-on, de sépulture aux Sauvages, qui choisissent ordinairemont une hauteur pour leurs tombeaux. Ils enterrent leurs morts debout, entourés de toutes les armes qu'ils possédoient, comme arcs, flèches, carquois et casse-tête. Ils y joignent des anneaux d'argent, et des plaques d'argent qu'ils portent sur la poitrine en forme de hausse-col. Ceux que j'ai vus à Alexandrie étoient décorés de même. Ils alloient en députation au Congrès. Sur les hauteurs où ils enterroient leurs morts, ils ne manquoient jamais de planter un arbre au sommet, qu'ils nommoient l'arbre de paix, symbole de la tranquillité, repos éternel des cendres de leurs ancêtres. Cet arbre existoit sur ma butte, au moment où j'ai pris possession de mon terrein. J'ai la curiosité de fouiller quatre ou cinq pieds de profondeur, pour voir si j'y trouverai quelque chose de relatif à cet usage. Je gagne, par ma butte, vingt pieds de terrein plus que les autres. La terre est extrêmement facile à travailler; moi seul j'ai défriché tout mon petit terrein, et nous devons, de concert avec M. Vimont et deux

autres personnes bâtir ensemble nos maisons, l'une après l'autre. En nous aidant ainsi jusqu'à la fin de l'ouvrage, nous en mourons d'envie d'avance; notre joie et notre espérance, est d'y recevoir un jour nos parens et nos amis. Lorsque nous aurons recueilli la première récolte de nos légumes, nous serons affranchis du besoin qui nous maîtrise dans ce moment; nous possédons une bonne terre, et avec l'aide de Dieu tout ira bien.

On a réglé, dans une de nos assemblées, qu'il falloit abattre nos arbres avant le 1er. février, sous peine d'être déchu et dépossédé du lot; et que le terrein retourneroit à la commune. Nous n'avons pas attendu cette époque, et personne, je crois, ne se trouvera en défaut. Notre ville est composée de 230 lots, y compris les lots que la compagnie réserve pour la commune, c'es-à-dire, pour les besoins de la colonie, comme hôtel de ville, hôpitaux, etc.

En conséquence d'un vol commis ici par deux particuliers, il a été convenu d'établir des juges de paix et de police, ainsi que douze jurés et un connétable pour l'instruction du procès. J'ai été nommé un des douze jurés pour le criminel. Il s'agit dans ce moment d'entendre les témoins, et de questionner les accusés, auxquels on a donné un défenseur. Apres l'instruction de la procédure, nous prononcerons sur le sort des accusés. Suivant

les loix du pays, il faut, pour punir un coupable, que les douze jurés soient tous du même avis, sans quoi la sentence reste sans effet, et les juges de paix s'emparent du procès et prononcent la peine du criminel.

Je vous prie de nous envoyer des plans de vigne, qui réussiront certainement bien ici. Dites à M. Leclerc que la ferblanterie est dans ce pays d'une grande valeur, et l'on peut en faire une spéculation, avec l'assurance de la bien vendre.

Nous jouissons en paix de ce séjour; nos seuls désirs sont de vous avoir auprès de nous, et toute la famille. Nous attendons journellement de vos nouvelles, ou votre arrivée et celle de quelqu'un de nos parens; et dans ce cas n'oubliez pas, je vous prie, de m'envoyer du monde, sur-tout Didier, qui nous sera d'une grande utilité dans les travaux.

Serre.

## LETTRE VII.

*Adressée à M. LECOURTIER, rue Croix-des-Petits-Champs, N°. 25.*

De Gallipolis, le 4 juin 1791.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai retardé de vous écrire pour vous rendre un compte exact de notre Colonie. --- Nous sommes instruits que l'on a répandu à Paris beaucoup de fausses nouvelles sur notre compte, cela n'est pas surprenant; plusieurs de nos compatriotes sont repassés en France, sans avoir approché du pays même de cent lieues; d'autres, après l'avoir vu, sont repartis tout de suite; et tous ceux-là, dans la crainte d'un travail inséparable à un nouvel établissement : en un mot, pour trouver une excuse à leur lâcheté, ils ont été obligés de décrier ce pays-ci. Malgré leur départ, qui fait un grand tort à cette entreprise, nous sommes encore en état de former un établissement brillant, et déja les Américains sont étonnés de nos travaux. Nous sommes informés qu'il va arriver ici trois bateaux de François, et un nouvel établissement va se former en face de notre ville, sur la rive opposée de l'Ohio.

Dans ces contrées, les saisons sont très-régulières. En été, la chaleur est très-grande, les nuits très-fraiches, les rosées abondantes, et la végétation très-prompte. --- L'hiver est froid, mais le milieu du jour tempéré. L'air est très-sain ; et sur six à sept cents Français venus ici, femmes, enfans et vieillards, aucun n'a été malade.

Les bois, qui ne sont ici que trop abondans, sont principalement des noyers de divers espèces, des chênes, aussi de plusieurs sortes, le hêtre, l'érable à sucre, le sasafras, et beaucoup d'autres inconnus en France ; on y trouve des fruits excellens qu'on n'a point en Enrope. Il y a de la vigne en grande quantité, beaucoup ont un cep de deux pieds de circonférence; elle grimpe aux arbres et les couronne de pampres et de raisins.

*Il parle des lots de ville.*

Quatre âcres de terre sont plus que suffisans pour nous fournir toutes les denrées dont nous avons besoin......

Nous avons trouvé en arrivant ici des maisons pour nous loger, et cela sans frais, en attendant mieux. La compagnie nous approvisionne exactement de bonne farine, sans la payer pour le présent. On trouve du gibier, et la viande à un sol et demi la livre, très-bonne. Nous avons aussi du chevreuil, du cerf, de l'ours d'une chair excellente, et dont la graisse produit une huile bonne

comme celle d'olive : il y a des dindes en quantité et très-gros. Les animaux domestiques nous fourniront bientôt assez de viande pour nous passer de gibier ; ces animaux sont déja très-communs ici ; ils sont d'un grand produit et ne coûtent rien à nourrir ; on les laisse aller chercher leur vie dans les bois et ils reviennent à la maison. Enfin, malgré nos fatigues continuelles, la plupart d'entre nous se félicitent de leur entreprise, et dès l'automne prochain, nous allons jouir du fruit de nos travaux, le plus difficile est fait..... Il ne resteroit rien à désirer pour notre établissement, si la population y augmentoit d'un bon nombre de Français : ils y trouveroient une terre qui ne demande que le travail ; enfin, tous les avantages dont on doit jouir sur une terre qui n'est pas grevée d'impôts ni d'aucune espèce de servitude.

*Signé*, ETIENNE.

## LETTRE VIII.

*A Mlle. DEE, rue Boucher, chez le Pâtissier.*

Gallipolis, le 24 juin 1791.

JE vous écris pour la sixième fois, sans recevoir de vous aucune réponse..... Nous commençons à voir croître nos légumes, et nous sommes en train de planter du maïs. Nous plantons des pommes de terre pour la deuxième fois, comme les Américains qui en font deux récoltes. Beaucoup de personnes ont quitté la Colonie, heureusement que ce sont tous les paresseux ; ainsi, au lieu d'y perdre, la Colonie y gagne, et ceux qui aiment le travail, peuvent très-bien vivre dans ce pays-ci. Les nouveaux colons qui arriveront, viendront en débarquant tout droit au Scioto ; ils ne resteront pas comme nous six mois en route : il est vrai que la compagnie nous fournissoit des vivres. Vous avez peut-être vu sur les papiers publics que nous étions morts de faim ; vous voyez que rien n'est si faux, et jusqu'à présent nous n'avons pas

manqué de vivres un seul jour. Ce bruit n'a pu être répandu que par des gens qui sont partis. Ils croyoient trouver au Scioto un Palais-Royal, où ils pourroient vivre à se promener et à ne rien faire ; aller à la chasse, à la pêche, etc. Il nous faut ici des gens qui travaillent : l'on n'a aucun impôt à payer.

Le congrès vient de nous envoyer des loix ; nous avons des juges, et nous espérons vivre tranquilles. Nous sommes tous soldats, sans faire aucun service · il y a 20 hommes soldés par le congrès pour la garde de la ville ; nous ne sommes soldats que pour la forme.

On nous avoit d'abord effrayés des Sauvages, mais nous avons des preuves qu'ils ne veulent aucun mal aux François. Les *Hurons* sont venus demander au Gouverneur à s'établir dans les contrées du Scioto, à telle distance qu'il jugeroit à propos. Il leur a répondu que, par rapport à la guerre qu'ils avoient contre le congrès, on ne pouvoit pas le leur permettre......

La manière dont les Américains défrichent leurs terres est différente de la nôtre ; ils font mourir les arbres. Ils font simplement un trou et mettent le maïs dedans, sans aucun labourage : aussi, ne travaillent-ils que six semaines par an.

Tous ceux qui arriveront après nous, auront comme nous les lots de ville. Les plus mal-aisés n'auront qu'à travailler quatre mois de l'année,

ils vivront à leur aise, comme de riches fermiers de France. On ne travaille que pour soi; ni taille, ni capitation, ni vingtième à payer. Les animaux domestiques ne coûtent rien à nourrir : ils viennent du bois le matin et le soir pour les traire, et toute la journée ils sont au champ. Un homme qui est sans argent, en travaillant deux jours par semaine à la journée, peut entretenir son ménage. Enfin, toutes les demoiselles qui ne trouveront pas à se marier en France, peuvent venir au Scioto : elles ne manqueront pas de maris; beaucoup d'hommes et peu de femmes. Mon seul regret est de n'en avoir pas amené une avec moi.

*Signé*, Magny.

## LETTRE IX.

*A Madame DE GASVILLE, par M. DE MALARTIC, son frère, rue Dantin, N°. 5.*

Gallipolis, le 23 août 1791.

JE suis très-fâché des bruits qu'on fait courir sur le compte de la compagnie. Il y a eu dans le fait quelques petites difficultés dans le commencement, et tu dois bien juger qu'allant dans un pays éloigné et parlant un différent langage, on devoit s'attendre à quelques désagrémens, qui n'ont effrayé que les esprits foibles. Dieu merci tout est fini. Nous autres premiers émigrans avons eu le mal et les dépenses, tandis que les autres vont venir recueillir; mais nous ratrapperons toujours nos avantages.

DE MALARTIE.

Il y a encore beaucoup d'autres lettres, mais elles disent toutes à-peu-près la même chose. Ainsi, il seroit inutile de les imprimer.

---

D'APRÈS le contenu de ces lettres on voit clairement que le Scioto offre, pour des familles ou des individus qui ont peu de moyens pécuniaires, une facilité de vivre dans une heureuse abondance, qu'ils ne trouveroient dans nulle autre partie du Globe; mais cet avantage est encore plus précieux pour les personnes mariées, et qui veulent procurer à leurs enfans un établissement solide.

Pour lever les doutes ou les difficultés que l'on a pu remontrer jusqu'à présent, et rendre plus faciles les achats, voici le mode d'acquisition.

On paye en passant le contract, un dixième du prix, ou 12 sols par acre, et le contrat d'acquisition porte quittance de cet à compte: en arrivant à Philadelphie, les quatre dixièmes ou 48 sols par acre, seront payés à la banque générale des États-Unis, et les cinq dixièmes restans, ou la moitié de chaque acre seront payés dans deux ans de la date de l'acte d'acquisition, le tout faisant le prix de 6 liv. l'acre.

Un nombre considérable de familles devant partir le printems prochain pour ce pays; on donne au bureau indiqué ci-dessus un itinéraire ou déscription détaillée de la route et de tout

ce qui est nécessaire pour ce voyage ; mais on a cru qu'il étoit inutile de l'ajouter à cette annonce, qui n'est faite que pour le public.

Chaque acquéreur aura le choix du terrein en Amérique suivant la date de son contrat, ce qui est un point de la plus grande conséquence, vu qu'il y a des portions qui valent à présent quatre fois plus que d'autres ; mais la compagnie ne pouvant se conduire que par une régle générale, les individus seuls peuvent profiter de ces avantages.

Quant aux remises de l'argent en Amérique, il faut employer un banquier de Paris. Au bureau, on se chargera volontiers des lettres qui ne contiennent rien, mais non pas de celles qui renferment des lettres-de-change, ou d'autres papiers de valeur.

---

## *ETAT de plusieurs objets relatifs aux Etablissemens de Gallipolis, en Amérique.*

Cette ville est située *Sur* [redacted] la rivière d'Ohio, [redacted], vis-à-vis celle de Panplaisance ; établie depuis 1782, et située à la pointe où le Kanhava se joint à l'Ohio.

| *Frais de voyage de Paris à Gallipolis.* | liv. | *Dépenses au plus haut prix.* | liv. |
|---|---|---|---|
| De paris au Havre-de-Grace, à pied . . . . . . | 15 | Et par la diligence. . . | 40 |
| Le bagage de Paris au Havre, par commission, un sol la livre. | | | |
| Séjour au Havre d'environ 8 jours . . . . . . | 16 | Le même séjour . . . | 32 |
| Passage du Havre à Philadelphie, mangeant à la table des matelots, le bagage compris. . . | 200 | A la table du capitaine | 300 |
| Séjour à Philadelphie supposé 8 jours . . . . | 16 | Le même séjour . . . | 24 |
| De Philadelphie au Fort-Pitt, en 10 jours, à pied . . . . . . . . . | 25 | Id. A chev. en 7 jours, | 35 |
| Du Fort-Pitt à Gallipolis, par la rivière d'Ohio, pour une personne.. | 10 | Idem . . . . . . . . | |
| Le bagage, 4 s. la liv. de Philadelphie au Fort-Pitt, et du Fort-Pitt à Gallipolis, 30 sols le quintal. | | Transport d'un cheval et sa nourriture . . . . | 15 |
| Provisions pour une personne pendant cinq jours . . . . . . . . . . | 5 | Idem . . . . . . . . | 15 |
| Total... | 287 l. | Total... | 461 l. |

*Objets nécessaires pour la chasse pendant une année.*

| | | |
|---|---|---|
| Un bon fusil | . | 24 liv. |
| Cinq livres de poudre à 24 sols. | . | 6 liv. |
| Douze livres de plomb à 5 sols. | . | 3 liv. |

*Nota.* Un fusil cannelé ou carabiné pour la chasse de la grande bête est préférable. Le prix est de 72 liv.

*Objets nécessaires pour le défrichement de la culture pour une Personne, pendant les deux premières années.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Deux haches. | . . | 10 liv. | |
| Une hoüe. | . . . | 2 --- | 10 s. |
| Un levier de deux pouces. | | 4 --- | |
| Un dito d'un pouce. | . . | 2 --- | |

*Nota.* Il est convenu que le lieu le plus commode et le plus avantageux pour faire l'acquisition des ustensiles détaillés ci-dessus, est Philadelphie, tant pour la qualité que pour la façon, qui est particulièrement propre aux usages et travaux de la Colonie.

Quant au logement, chaque personne est logée gratuitement, les premiers six mois, en attendant qu'elle ait construit sa maison.

## *Frais de construction d'une Maison à l'usage du Pays.*

Pour monter les charpentes les unes sur les autres, et les enclaver dans les angles. 48 liv.

Pour le surplus, l'usage du pays est de les finir soi-même.

---

Pour une maison à charpente équarrée, prête à loger. . . . . . 400 liv.

---

*Nota.* La temperature du climat permet que les animaux et les bestiaux couchent dans les bois, toute l'année; c'est l'usage général du pays.

On a reconnu qu'un seul ouvrier défriche suivant l'usage du pays, dix à douze acres de terre, et les ensemence dans sa première année.

Il est d'usage aussi qu'on s'entraide mutuellement pour réunir les bois, et les brûler.

## *TABLEAU estimatif des Animaux et Bestiaux pour une Ferme.*

| | |
|---|---|
| Deux beaux bœufs de 90 à 100 liv. | 200 liv. |
| Deux belles vaches à 60 liv. . . | 120 — |
| Deux bonnes jumens de 120 à 144 l. | 288 — |
| Une charrue. . . . . . . | 35 — |
| Deux belles truyes et un cochon mâle | 45 — |
| Douze poules et un cocq à 5 ou 6 s. | 3 — 18 s. |

Il est bon de savoir que la chasse et la pêche sont très-abondantes à Gallipolis, et particulièrement la chasse ; chaque personne peut aisément se procurer ce qu'elle a besoin, avec son fusil. Celles qui n'ont point de goût pour la chasse, achetent communément des chasseurs leurs viandes aux prix ci-après :

Le bœuf sauvage à 1 sol 6 den. la livre.
L'ours à 1 sol 6 den. ou 2 sols la livre.
Poules ou poulets d'inde sauvages, 1 s. la livre.
La plus belle viande de boucherie à 2 sols 6 den. la livre.

*Nota benè.* Il est à remarquer en général que, quand on donne en échange de la poudre, plomb et autres objets qu'on désignera, elle ne revient

qu'à moitié du prix ci-dessus. Nous reviendrons sur cet objet-là à l'article *Commerce*, et on verra aisément, qu'il est de la plus haute importance.

Je ne dois pas omettre de dire que la chasse produit, non-seulement les viandes nécsaires à la vie, mais qu'aussi les peaux des animaux se vendent, savoir :

| | |
|---|---|
| Celle de daim. . | . 5 livres. |
| Une belle peau d'ours. | . 10 liv. |
| De castor de 12 à 15 liv. | 4 à 5 liv. la livre. |
| Celle de loutre. . | . *idem*. |

## *Bleds, Farines.*

Certes, il n'est pas indifférent de remarquer, qu'en rapprochant le prix de ce comestible de ceux énoncés précédemment, on n'y trouve pas la proportion à laquelle on est accoûtumé, puisque celui-ci est beaucoup plus élevé dans son prix proportionnel. D'où il résulte que c'est précisement ce prix élevé des farines, qui assûre l'immuable prospérité des colons, sur une terre d'une fécondité extraordinaire (1). Cette dispro-

(1) Les plus anciens Etablissemens, comme Rideston, Fort-Peter, Kanny, récoltent annuellement un bled et un maïs sans amendement, et cela depuis 40 années.

portion frappante et les avantages incalculables qui en résulteront, ne pouvoient échapper aux bons esprits. Il reste à dire, que les avantages de la rivière pour l'exportation du bled, sont telles que les prix chez nous, sont les mêmes qu'à Baltimore et à Philadelphie, et les levées y sont si rapides, que les habitans du pays (qui se nourrissent volontier du maïs, ou du bled de Turquie) n'en ont plus dès le mois de juin.

Le cours des farines étoit au premier août dernier de 23 liv. lès 200 livres pour la seconde qualité, et 27 liv. pour la première ; ce qui mettoit le prix du pain à 2 sols 3 den. la livre.

On se procurera aisément les animaux et bestiaux énoncés dans cet état, dans les villes ci-après, et aux prix énoncés.

Rideston.
Fort Pitt.
Buffallow.
Mariana.
Belle Prez.
Belle Ville.
Pen Plaisance, ou Kanhawa.

Quand un acquéreur a des laboureurs en France qui lui sont attachés, il peut, si cela lui plait, les emmener à l'Amérique ; mais les acquéreurs qui n'en ont point, peuvent se dispenser d'en faire passer avec eux, parce que les frais de voyage sont considérables, et parce qu'on trouve aisément au Scioto même, des laboureurs.

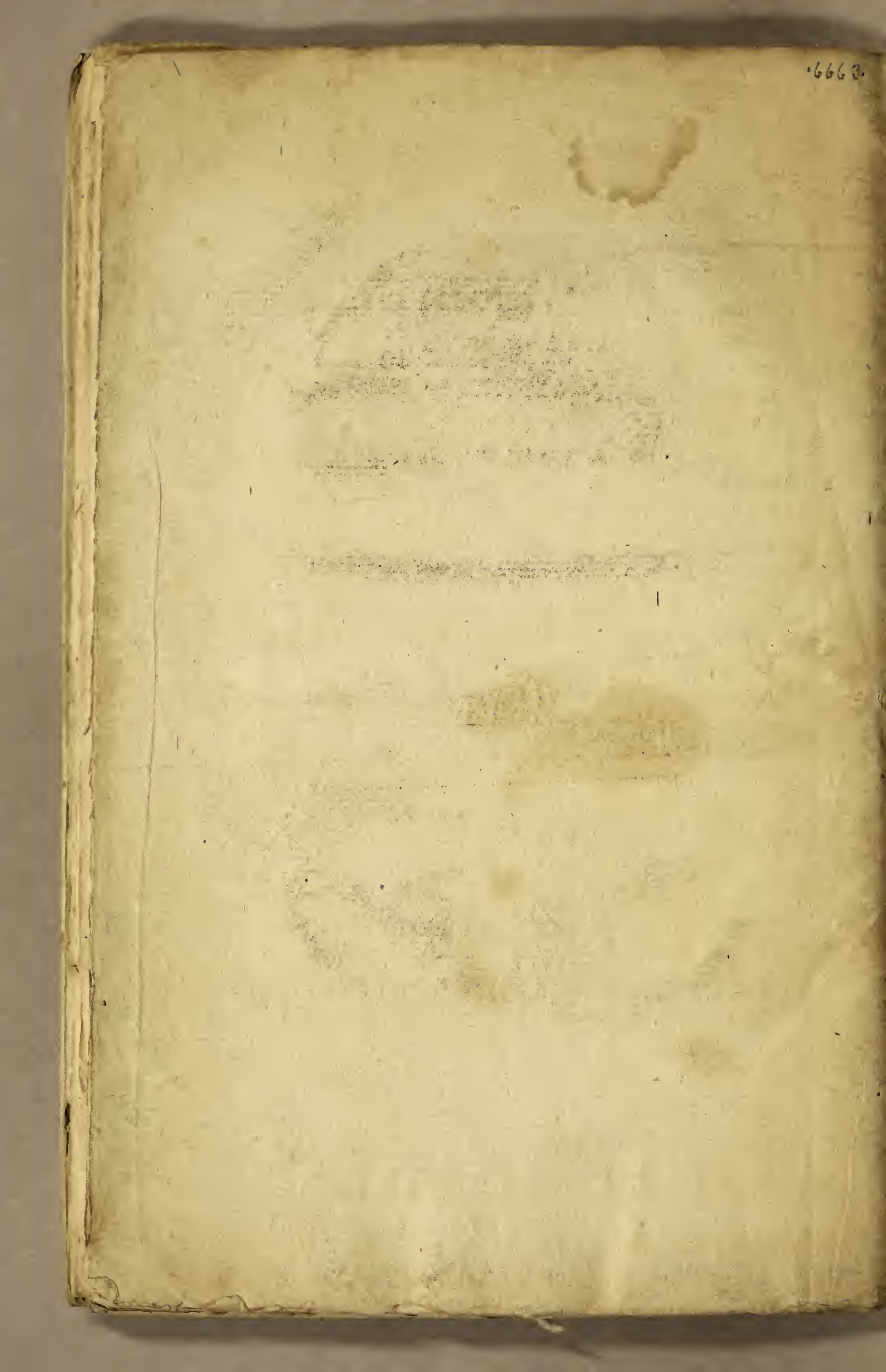
Quant à l'Itinéraire, pour faire la route de Paris jusqu'à Gallipolis, on se trouvera au bureau ; et il sera remis imprimé à toutes les personnes qui partiront.

---

*Les personnes qui écriront de la Province à la Compagnie, rue Cocqhéron, N°. 65, sont priées d'affranchir leurs lettres.*

---

DE L'IMPRIMERIE DE H.-J. JANSEN,
Cloître Saint-Honoré.


·6663·

